

soixante sept
CARTES POSTALES
de la Chine ancienne

2ème tome



L'apatride
via Anh Mat

2017



Editions QazaQ



Les soixante sept Cartes Postales de la Chine ancienne font suite au premier ouvrage des cent trente-cinq Cartes postales de la Chine ancienne paru en 2016 aux Éditions QazaQ

ÉDITIONS QAZAQ

Site : [Éditions QazaQ](#)

Mail : editionsqazaq@gmail.com

Site : [Les Cosaques des Frontières](#)

[Twitter: @Le_Curator](#)

[Facebook: Les Cosaques des Frontieres](#)

Couverture :

Jan Doets et Anh Mat

(la lettre Tao calligraphiée par Ly Kiêt en 1987)

ISBN : 978-94-92285-41-6

Tous droits réservés

2018 © Anh Mat & Éditions QazaQ

PLAN

Préface par Anh Mat

A- Prologue

B- Poussières de vies

C- 67 poèmes sans titres

D- Épilogue avec L'apatride

E- Index des poèmes par auteur

Conclusion: Présentation de L'apatride

Préface par Anh Mat

au bout du village

le portail s'ouvre sur une ferme, vue sur le bleu du ciel et la folie des champs. Au bout du village, c'est l'adresse. Du blé doré, des tournesols secs, tous têtes baissés, vaincus dans le carré où la vie a été planté. D'ici la chaîne de montagnes semblent illimitée. À force de le fixer, l'horizon devient une impasse. L'apatride s'assoit sous la glycine, face aux arbres gris et bruns. Certains ne tiennent plus que par l'écorce. Parfois les cerfs passent par ici : c'est signe d'une maison silencieuse... et seule. Les lapins ne sursautent jamais, l'apatride est d'une espèce dont ils n'ont rien à craindre.

l'automne le vieil homme ramasse les feuilles, l'hiver il élague et dégèle la piscine devenue étang, au printemps il jardine, en été débroussaille, retrouve un crapaud, une jeune vipère noyée dans le skimmer. Il vit de siestes et petites collations de riz cassé au porc et légumes vinaigrés. Il suffit de remplacer la mangue verte par une pomme pas mûre du jardin, presser un citron dans le nước mắm, ciseler des piments, déchirer feuilles de menthe et coriandre, quelques crevettes surgelées achetées sur la route, dans un supermarché de banlieue... et la salade semble venir tout droit des rues de là-bas, ces rues de l'enfance dont on l'a arrachée. Seul devant son bol, il pense tout haut : *le goût du piment n'a pas pris une ride*

sa Porsche est garée là, à l'ombre d'une porcherie devenue parking. Il pilote dans les champs, béret vert de la Chine communiste sur la tête. Il passe son temps entre ses murs de pierres, chaussons sur le carrelage, en slip de bain ou col roulé. Il regarde au loin ou fixe le feu en articulant une parole inaudible. Seules les lèvres bougent, l'oeil plissé et brillant, il sourit. Qui sait avec qui il discute. Je le soupçonne d'entretenir un dialogue avec les crépitements du feu

quand un oiseau s'assomme sur le carreau de la chambre des frênes, l'apatride s'empresse de ramasser la bête avant qu'un chat ne la déchiquette. Puis il prend soin d'elle, avec sérieux mais sans affection particulière. Relation médecin patient, service rendu à un autre vivant. Quand l'oiseau survit, il ne part pas de tout de suite. Il reste un petit moment sur le rebord de la fenêtre avant de quitter les lieux. Quand l'oiseau meurt, l'apatride peint sa dépouille posée vulgairement sur la table en bois

il pense son père qui n'est plus car d'un autre centenaire
il pense sa mère, femme aux pas légers de 9 décennies
partie elle aussi

l'hiver n'est plus très loin. Son souhait : mourir discrètement. L'apatride se fait discret. Il marche le pas léger, lent et régulier, sans bruit. Il ne fait que passer, sans souiller de ses pas le sol, sans encombrer de contemplations le ciel étoilé, sa présence est un silence dans la forêt. Il est parmi les choses, existe au même titre qu'une pierre. Il est un corps étranger sur lequel le vent souffle. Il se voit finir en charogne, offrande aux fourmis et bête errante, peau vert-glacée qui craquelle, visage recouvert de givre, le regard noir de gouffre, noir de nuit définitive

je mourrais comme un lièvre dans le champ

l'hiver à l'horizon se lève, sons et bruits de lointains aurores, langues des souvenirs de chacun, hier encore en tête, matin de printemps aujourd'hui, matin froid d'ici, humide telle la cheminée qui s'éveille, matin empuanti par l'odeur des nuits, la tasse ébréchée des jours à la main, dans la vapeur du thé qu'il laisse refroidir, très tôt, tout au bout de la nuit, étranges habitudes d'avant l'aube, il transcrit des vers de la Chine ancienne. Librement. Sans volonté d'être lu ni publié. C'est devenu un geste hygiénique

ce recueil est le sien. L'apatride n'est pas un personnage. Je ne suis qu'un intermédiaire.

A- Prologue

Voici 17 autres amis de cette fabuleuse dynastie Tang (618-907) qui viennent de leur lointain sentier du Tao rejoindre nos promenades et lectures avec leurs couleurs mots et sons d'encre et de pinceaux.

Meng Hao jan (689-740)

Wang Chang ling (698-756)

Chang Chien (708-765)

Liu Chang ching (709-786)

Wei Ying wu (737-792)

Li Yi (748-829)

Wang Po (759-830)

Chang Chi (787-830)

Liu Yu hsi (772-842)

Liu Tsung yuan (773-819)

Chia Tao (779-843)

Hu Ling neng (785-806)

Li Ho (790-817)

Tu Mu (803-852)

Wen Ting yun (812-866)

Li Shang yin (813-858)

Guan hsiu (652-913)

B- Poussières de vies

Meng Hao jan 孟浩然 (689-740) passa toute sa vie sur la montagne Lu men à la Porte du cerf. Il occupait son temps à boire, à composer des poèmes, lire les Classiques, se promener sur son âne. On le considérait avec Li Po, Tu Fu et Wang Wei comme l'un des 4 poètes majeurs de l'Apogée des Tang.

Wang Chang ling 王 張 齡 (698-756) appartenait de façon reconnue à l'importante dynastie des poètes Tang. IL était originaire de Taiyuan dans la province du Shangxi actuel, selon les rédacteurs des 300 poèmes Tang, bien que d'autres affirment qu'il était en réalité de Jiangning près de Nanjing. Il était un homme effacé doux et si attentionné qu'on lui donna un nom de courtoisie, Shaobo. Après avoir passé le prestigieux examen jinshi, il devint un fonctionnaire de secrétariat et plus tard occupa même d'autres postes impériaux, jusqu'à une affectation officielle à Sishui, dans ce qui est actuellement le Xingyang, dans la province du Henan, il est surtout connu pour ses poèmes décrivant les batailles dans les régions frontalières de l'ouest de la Chine. Un jour, il rendait visite à son ami, le moine Meng Hao jan convalescent sortant d'une longue diète et se remettant à peine d'une longue maladie. Il lui avait alors apporté un grand plateau de fruits de mer que l'hôte de la montagne aimait tant. Ce dernier se mit à dévorer avec appétit, retomba gravement malade et mourut peu après. Wang Chang ling se sentit maudit et ne s'en était jamais remis: il se pensait responsable du malheur de la perte de son ami et n'avait jamais voulu admettre que ce dernier très malade avait fait une rechute fatale.

Vers la fin de sa vie, il a été nommé ministre de Jiangning. Il est mort durant la rébellion An Lushan.

Chang Chien 張騫 (708-765) après une carrière de mandarin sans grand succès, se retira pour lire et mener une existence d'ermite et finit sa vie au milieu des montagnes et des lacs.

Liu Chang ching 劉 長 卿 (709-786) occupait des fonctions très importantes. Il s'est toujours amusé des prétentions de vérité des philosophies de l'instant. Son caractère droit franc et direct lui coûta deux exils. Il finit par se retirer pour vivre tranquille loin de la suffisance des maîtres.

Wei Ying wu 韦应物 (737-792) vit le jour à Jingzhao, près de la capitale des Tang soit Chang'an (l'actuelle région archéologique célèbre pour son armée de statues de soldats sculptés debout dans des galeries sous terre par milliers à Xi'an). Dès l'âge de 15 ans, il devint membre de la garde personnelle de l'empereur Xuanzong et fut à son service entre 751 et 755. Il profita de sa fonction pour mener une vie complètement dissolue en ivresse débauche luxure et corruption. A la mort de « son » empereur, il fut très affecté et changea radicalement de vie. Il se mit aux études, se consacra à la calligraphie et devint un simple fonctionnaire civil. Son œuvre poétique comprend plus de 500 poèmes. Il y faisait écho dans certains aux problèmes politiques sociaux, en particulier la révolte d'An Lu shan en 755. Mais notre ami s'est surtout consacré à une poésie dite de paysages, un « écrivain qui peignait avec ses mots » par ses calligraphies. Il devint un poète de renom faisant partie de « l'école des ermites » et fut lui même comparé à l'illustre Tao Yuan ming. La forme poétique qu'il utilisait était le wugu, un style en vers de cinq syllabes. En 788, il fut préfet de Suzhou dans la région de Jiangsu où il mourut vers 792.

Li Yi 李益 (748-829) était avant tout poète: trois de ses nombreux poèmes figurent dans l'anthologie des 300 poèmes des Tang. Il fut gouverneur d'une importante capitale avant de prendre une retraite prématurée pleine de solitudes et de joies.

Wang Po 王 坡 (759-830) était originaire de Tai yuan dans le nord de la Chine. Son père occupa un petit poste de l'administration à Yang chow dans l'est près de l'estuaire du grand fleuve. A la mort de ce dernier, sans appui sans argent, il se réfugia au temple Hui chao de Yang chow. Toute la journée oisif, il se précipitait lorsque la cloche sonnait pour le repas, dans la salle à manger des moines. A la longue, ces derniers prirent ombrage et finirent par ne sonner la cloche qu'en fin des repas. Des années plus tard, par le hasard des vies, Wang Po fut nommé gouverneur du Huai nan dont Yang chow fut la capitale. Se rendant un jour en voyage officiel au temple Hui chao, il aperçut un poème qu'il avait inscrit jadis sur le mur de clôture: son poème était maintenant protégé avec soin par un auvent de soie. Il fit arrêter tout son cortège pour rajouter à côté:
il y a 20 ans le visage plein de poussières
aujourd'hui protégé par la soie émeraude

Chang Chi 張 乾 (787-830) était un honnête homme menant une vie modeste discrète et pauvre. Han yu, le gouverneur de la capitale impériale Chang an le prit en amitié ... et voulut l'aider mais Chang Chi déclina car il voulait préserver une amitié sans dette et garder entre eux une relation sans les honneurs.

Liu Yu hsi 劉禹錫 (772-842) appartenait au même mouvement politique réformateur que son ami Liu Tsung yuan (773-819). Plusieurs fois exilé dans des régions arides pour des écrits de poésie qui ne convenaient pas au pouvoir en place, il finit par se retirer et se taire définitivement devant les poussières du monde.

Liu Tsung yuan 柳宗元 (773-819) fut poète et penseur érudit. Il faisait partie des rénovateurs politiques qui avaient perdu le pouvoir et fut exilé à l'âge de 33 ans dans le sud de l'empire. Après plusieurs retours sur la scène politique, il fut écarté à nouveau et renvoyé chez les barbares dans le lointain Kuang si. Ce fut là qu'il mourut.

Chia Tao 賈島 (779-843) fut d'abord un moine bouddhiste. Un jour sur son âne, il se promenait et hésitait sur la composition des vers de son poème en construction:

les oiseaux dorment sous les arbres au bord de l'étang

sous la lune le moine « frappe ou pousse? » à la porte

Tellement absorbé par frapper ou pousser, il en mimait les gestes et ne se rendit pas compte que son âne partait à sa guise et perturba le cortège du gouverneur Han yu. Présentant ses excuses, il fit part au gouverneur de ce qui l'avait distrait. Han yu amusé et pris au jeu des mots, lui confia préférer « frapper » car le mot mettait en relief le silence. Chia Tao utilisa pour la sonorité finalement le mot « pousser ». Ils devinrent amis: Han yu lui conseilla plus tard de rejoindre le palais et de quitter la vie monastique. Peut-être depuis pousser et frapper veulent dire en chinois « réfléchir ». Chia Tao aux heures perdues des jours, se promenait pour composer sa poésie. Ses choix de mots et calligraphies se devaient toujours de témoigner l'instant du trait d'un pinceau sur la feuille de bambou et aussi surtout de résonner juste à l'oreille tel le refrain d'un chant: ceci se retrouve intransmissible dans une translation entre le jeu d'une traduction du son des langues entre elles.

Hu Ling neng 胡灵能 (785-806) était un forgeron reconnu. Il se mit un jour à lire et étudier le Lieh tzu, le Classique du vide parfait puis s'engagea dans le bouddhisme ch'an. Il finit par abandonner sa forge et le marteau pour se retirer du monde avec des pinces et vivre une vie d'ermite.

Li Ho 李賀 (790-817) était un poète précoce qui mourut très jeune à l'âge de 27 ans. Originaire de Changgu (l'actuel Luoyang dans le Henan) il était d'une ascendance royale indirecte liée à sa famille Li (une famille dynastique au pouvoir à l'époque des Tang). Encouragé par le gouverneur Han yu et certains de ses contemporains, il s'est présenté à l'examen impérial mais a échoué. Il fut un fonctionnaire de rang inférieur et pauvre. 240 de ses poèmes ont pu être recueillis et ont été très appréciés par les poètes de la fin de la dynastie des Tang. Né en l'an du Cheval, il faisait parfois référence dans ses calligraphies à son animal de naissance. Certains poèmes ont été préfacés par Tu Mu et sa courte biographie a été écrite par Li Shang yin. Hélas ses œuvres pourtant admirées durant sa courte vie, ne furent pas acceptées dans les anthologies populaires tels les fameux inoubliables poèmes Tang.

Tu Mu 杜牧 (803-852) avait mené d'abord une vie de débauche et de plaisirs puis s'engagea dans une brillante carrière de mandarin.

Wen Ting yun 溫庭筠 (812-866) est issu d'un milieu aristocratique de la cour impériale: entouré de courtisanes musiciennes et chanteuses, il menait une vie de loisir et débauche à Chang'an, capitale des Tang. Ses fréquentations multiples l'amènèrent en fin du compte à une grande connaissance de la musique qui fit de lui un des maîtres autodidactes du poème chanté, précurseur du genre poétique « xi » datant de la dynastie passée Song. La majeure partie de ses écrits fut hélas perdue alors qu'il avait produit toute une œuvre en prose, un traité sur le thé, de nombreuses ballades en vers de 7 caractères. Un moment il fut le compagnon de la grande poétesse Yu Xuanyi, il occupa une carrière de fonctionnaire médiocre, et finit sa vie seul dans la misère.

Li Shang yin 李商隱 (813-858) fut écartelé toute sa vie entre son protecteur maître en littératures et sa belle-famille qui se disputaient le pouvoir politique de la région. Lassé et dégoûté de tout, il mourut dans pauvreté et solitude.

Guan hsiu 貫休 (652-913) fut un moine de la secte chan, mais aussi très connu comme poète. En effet à l'âge de sept ans il fut placé dans un monastère puis jeune adulte, il partit dans la province du Jianxi où il fit des portraits d'arhat soit des disciples du Bouddha. En 896 il arriva à la cour de Changsha (province du Hunan), mais pris dans une intrigue à son insu, il dut se sauver à Chengdu (province du Sichuan) après bien des périples dans les provinces du sud. A la fin des Tang, il y eut à Chengdu une sorte de cour en miniature comprenant des poètes des peintres et autres représentants d'une culture florissante dont Guan hsiu en 901. Il y resta jusqu'à sa mort. Le souverain de Chengdu lui octroya le titre de « Grand maître de la Lune du Chan » (Chanyue dashi), mais Guan hsiu fut surtout connu sous ce nom de moine qui voulait dire « Chapelet de Bénédiction »

C- 67 poèmes sans titre

Meng Hao jan (689-740) : 6 poèmes

*sommeil profond je n'ai pas vu le jour se lever
partout le printemps avec le chant des oiseaux
toute la nuit les rêves au bruit du vent et de la pluie
les pétales de fleurs sait-on combien sont tombées?*

*mon vieil ami tu as préparé un poulet au millet
tu m'as invité à dîner dans ta joyeuse chaumière
là où les arbres verts sont en ceinture du village
plus loin le rempart à pic sur la montagne bleue
portes et fenêtres grandes ouvertes sur le potager
nos coupes de vin à la main nous parlons mûriers chanvriers
avant la date des absents pour la fête du double neuf des morts
je viendrai boire à nouveau et jouir des chrysanthèmes blancs*

*la montagne à l'ouest soudain le soleil descend
l'étang à l'est lentement la lune pleine monte
allongé tranquille les rares cheveux dénoués
je sens la fraîcheur par la fenêtre ouverte au vent
sur l'eau les roses lotus avec leur odeur parfumée
doucement goutte la rosée sur les verts bambous
j'aimerais prendre mon ch'in au son clair et jouer
mais personne pour apprécier sa mélodie
ému je pense revoir ce vieil ami au loin
le rêve de la nuit espère nos retrouvailles*

*souvent le moine Yi en contemplation
dans sa hutte bâtie contre le haut ciel
au-delà de l'entrée un pic splendide
devant de nombreux et profonds ravins
au couchant la pluie danse sans cesse
avec une lumière émeraude sur la cour
à l'ombre regarder le lotus s'ouvrir
le cœur délavé de toutes souillures*

*midi la cloche sonne dans la montagne
je me lève et marche la tristesse s'en va
dans la forêt du champignon magique
au détour du vallon les lianes sont de plus en plus
après la côte le monastère de la source du Dragon
et sous la véranda les moines terminent leur repas
au fond d'un ravin rocheux coule l'eau de neige
scintillantes mandarines telles des boules de givre
dans la salle entre les bambous je pense aux amis
me reposer et passer la journée à songer méditer
une grotte comme autel avec ses stalactites et bougies
au bord de la falaise goûter au doux miel des abeilles
le crépuscule déjà dire adieu aux hôtes des prières
jusqu'au Torrent du tigre ils me raccompagnent*

*je manœuvre pour accoster sur l'ilot brumeux
soleil couchant pour une tristesse en voyage
étendue immense ciel plus bas que les arbres
la lune dans la rivière si proche de ma barque*

Wang Chang Ling (698-756) : 3 poèmes

*un parfum d'encens là-bas le froid du monde au loin
de l'autel ici chante en sourdine un carillon en pierre
un vin nouveau d'immortel aux cent fleurs macérées
riz sésame champignons combien de temps encore?*

*partout dans la cour des fleurs de palmiers blancs
la mousse verte autour de la hutte de méditations
silencieux et solitaire au delà des mots et paroles
le parfum hors de l'ordinaire d'un léger pinceau*

*un radeau sur l'embouchure du fleuve
le vieillard et son élixir aux cent lotus
ce jour quatre vingt ans quarante hier
il rit la mer immense sera ma maison*

Chang Chien (708-765) : 3 poèmes

*claire et profonde la rivière s'éloigne
l'endroit à l'écart seul un nuage gris
sur la cime de la pinède la lune blanche
ses rayons guident mes pas dans l'obscur
vers un kiosque en chaume tout en fleurs
la cour endormie de pivoines et mousse
dire adieu au monde tel est mon souhait
en compagnie et des phénix et des grues*

*la pluie cesse sur les saules à l'embarcadère de l'est
troisième jour du troisième mois vogue ma barque
vers la berge aux pêcheurs la maison d'un vieil ami
le courant de la rivière nous dépose devant sa porte*

*à l'aube voilà le temple antique de la montagne Po
le soleil encore se lève et illumine la haute forêt
à travers les bambous un sentier vers la hutte où méditer
dans la profondeur des hauts arbres une profusion de fleurs
les oiseaux joyeux à notre approche non craintifs si à l'aise
le reflet de l'étang me vide le cœur
dix mille bruits tous ici en sourdine
juste les sons de cloche et du gong*

Liu Chang ching (709-786) : 6 poèmes

*à l'aise dans les nuages au mont Dragon
seul tu demeures dans la montagne bleue
la journée en forêt tu brûles de l'encens
arômes de passions et canneliers et toi*

*quel jour es tu venu de la vieille montagne
les herbes au printemps sur le point de verdir
seul à regarder la lune sur l'autre versant
écouter la source sur les rochers qu'y a t'il?
les cris des singes avec la nuit si noire
les fleurs en bouton devant ton passage
avec les années et ta canne en zinc tu vas tu viens
le cœur libre à l'aise sur ton chemin partout le vide*

*dans la forêt de bambous avec le moine Ling che
dans le soir clair le carillon de la cloche lointaine
ton chapeau de bambou emporte le soleil couchant
la tête songeuse et pensive vers la montagne bleue*

*le long du sentier sur la mousse suivre des yeux
les traces laissées devant par tes deux sandales
nuages blancs autour du lieu paisible
herbes folles partout devant le portail
pluie fine sur la couleur foncée du pin
au sommet de la montagne la source
fleurs et reflets dans la clarté de l'eau
avec Chang on finit d'oublier les mots*

*tiens une barque solitaire me visite jusqu'au bord du ciel
mille méandres de nuages et montagnes aux mille détours
balayer la hutte de broussaille accueillir l'invité du lointain
partout feuilles jaunes fleurs fanées herbes mousse partout*

*avec la neige et la nuit je fais halte
chez l'hôte de la montagne des lotus
sommets bleus sombres encore loin
à son portail un chien aboie
vents bourrasques abrite toi*

Wei Ying wu (737-792) : 5 poèmes

*à l'écart une allée couverte de mousse verte
sur les tendres feuillages une rosée légère
seul dans la chambre haute j'ouvre le volet
regarder la brume au sommet des arbres
avec les oiseaux joyeux au soleil du matin
le cœur content songeur je me laisse aller
loin de toutes les poussières du monde*

*je contemple la longue galerie au nord
par la fenêtre entrebâillée les bambous
à midi avec ma canne j'irai rendre visite
au moine solitaire dans sa hutte secrète
là-haut au beau milieu de chants d'oiseaux
inestimable indulgence au cœur de la forêt*

*d'où vient ce son indistinct?
un moment avec le couchant
échos de pensée aux aguets
au loin la brume légère
sous le nuage l'automne
seul à pas lents un moine*

*baisser la voile enfin une escale dans la ville sur la Huai
je descends de la jonque et me dirige vers le relais isolé
les eaux ici abondantes en flots avec le vent qui se lève
le soleil couchant a disparu déjà la nuit est toute sombre
aucune âme dehors avec les remparts et les montagnes
les oies sauvages retournent vers leurs abris de roseaux
seul je pense au vieux pays de Chin
sans sommeil avec la cloche au loin*

*ce matin le froid est venu dans mon atelier
soudain je pense à toi hôte de la montagne
au fond du torrent à lier ronces en fagots
à cuire les cailloux blancs pour te chauffer
j'aimerais t'apporter une grande gourde de vin
te réconforter contre les vents et les pluies
mais les feuilles mortes jonchent le sentier
et comment retrouver les traces de tes pas?*

Li Yi (748-829) : 3 poèmes

*sous la lune le palais résonne
des sons de luths et chansons
qui a donc rempli l'horloge d'eau
avec toutes les vagues de la mer?
faire de cette nuit
une fête sans fin*

*dix mille choses hors du corps
la vie ici dans ce vieux miroir
deux tempes en rides de neige
sous le vent en fin d'automne*

*les feuilles de kakis sont au pourpre sous le givre
le ciel émeraude comme l'eau du Pavillon rouge
j'aperçois des verts bambous superbes pour personne
demander au voisin un crochet et vite ouvrir le portail*

Wang Po (759-830) : 1 poème

*il y a trente années déjà j'ai visité ce temple
les magnolias en fleurs le temple tout neuf
aujourd'hui je reviens là où mes pas ont passé
magnolia sans fleur moines aux têtes d'argent*

Chang Chi (767-830) : 1 poème

*une cabane à l'entrée de cette rivière
la marée jusqu'au portail de branchage
un répit de voyageurs pour une nuit
le pêcheur pas encore de retour
le village loin après les bambous
la lune est rentrée mais sans les barques
ah le voilà enfin sur la berge sous le vent
en de joyeux reflets son manteau en jonc*

Liu Yu hsi (772-842) : 2 poèmes

*au bord du pont des Oiseaux les herbes ocre sauvages les fleurs
au bout de l'allée des noirs Habits oblique le soleil à son couchant
jadis ici les hirondelles devant les beaux palais des Wang et des Hsieh
aujourd'hui des maisons de gens ordinaires où elles rentrent en volant*

*couleurs du lac de la lune en accords ton sur ton
risées sur la surface de l'eau tel un miroir non poli
cet ilot rocheux immobile sur le fleuve Tung ting
tel un coquillage sur son plateau d'argent*

Liu Tsung yuan (773-819) : 6 poèmes

*je puise l'eau glaciale pour rincer ma bouche
purifier le cœur secouer l'habit de poussières
avec un livre en feuillets de bambou ocre
je quitte la salle de l'est pour lire et méditer
la source des mots jamais on ne s'en lasse
traces et illusions sont les pas de l'homme
de tout cela mes souhaits sont en accord
cultiver ce qu'on est comme un potager
en écho la cour déserte reste en silence
la mousse se confond au vert bambou
le soleil sort et ne lève pas la brume
pins et cyprès lubrifiés sont frigorifiés
libre de paroles vaines
le cœur joyeux et vide*

*longtemps j'ai eu un titre officiel
puis à l'écart dans le sud barbare
champs et potagers comme seuls voisins
aujourd'hui me voilà hôte des montagnes
dès l'aube je retourne les herbes si pleines de rosée
la nuit je vogue vers les hauts rochers du long fleuve
aucune âme vivante aucune rencontre de poussières
je fredonne quelques notes sous le ciel émeraude*

*vers mille montagnes les oiseaux sauf un se sont envolés
sur dix mille sentiers les pas des promeneurs tous effacés
une barque un manteau de paille un chapeau de bambou
sur le fleuve glacé seul je pêche avec les flocons de neige*

*pour une nuit la barque à l'abri près de la falaise de l'ouest
à l'aube du thé avec de l'eau de Siang au feu de bambou de Chu
et leurs fumées au soleil levant et aucun réveil d'aucune âme
hai hai hai hai hai premiers coups de rames dans l'eau émeraude
doucement descendre descendre le courant jusqu'au bord du ciel
aux reflets là-bas où défilent poissons arc-en-ciel nuages blancs*

*au réveil goutte la rosée dense
la porte face au jardin à l'ouest
la lune froide à l'est de la nuit
une musique d'eau au pied de ces bambous
la source bruyante jusqu'aux rochers au loin
dans la montagne de temps à autre un merle
je m'adosse au frêne jusqu'à la venue de l'aube
solitude comment t'aborder si ce n'est écrire?*

*fin d'automne givre et rosée denses
le jour se lève s'égare dans la vallée
les feuilles jaunes couvrent le pont et la rivière
le village en ruines et quelques arbres antiques
les aubépines du froid toutes en éparse solitude
une source d'eau mince coule s'arrête puis repart s'enfuit
le cœur tout entier a oublié depuis longtemps ses affaires
cerfs biches aux aguets ici devant la venue des hommes*

Chia Tao (779-843) : 19 poèmes

*une chose enfouie au fond de l'âme
pas facile à tracer avec un pinceau
hors du pays natal depuis longtemps
les amis au loin plus très très jeunes
dans le nid sans oiseau les feuilles gelées
à la fenêtre les passages des lucioles d'or
un moine de la forêt m'accueille une nuit
ensemble à partager et le silence et le vide*

*en milieu de nuit soudain assoiffé je me lève
aller puiser l'eau dans la source de cent pieds
les arbres de la forêt tous mouillés de rosée
je lève la tête mille étoiles emplissent le ciel*

*depuis le temps que j'habite ici
très peu d'affaires dans la tête
la pluie sans cesse sur le potager délaissé
l'étang en reflets de montagne d'automne
les feuilles une à une sur la pierre d'encre
par la fenêtre ouverte des fragments de nuage
l'hôte sauvage et l'homme de méditation
seuls compagnons du vide de mon cœur*

*son lit en pierres déjà tout couvert de mousse
combien de printemps Po yen l'a t'il occupé?
ses écrits ne cessaient de dire le Tao
il a été incinéré assis en méditations
ce jour et sa cour de pins gris sous la neige
le loquet de son atelier plein de poussières
confus je pleure silence et larmes coulent
je n'ai pas encore compris la nature du vide*

*Ho lan mon ami tu me dis adieu
près de la source sur les sables
ton bol rempli du long périple de tes pas
sur les fleurs tombées au bord du sentier
moi vagabond sans guide à traverser la vie
juste des écrits à l'espoir amer de louanges
chacun au bout du compte ici bas sans but
tel le nuage solitaire sans aucune demeure*

*vers les sommets sous la neige l sentier d'oiseaux
dans la montagne Chon mi est mort avec ses mots
sur sa table sans pinceau maintenant la poussière
les arbres ont perdu leur couleur-tache de vivants
le léger stoupa taillé en étages siffle sous le vent
tes traces encore et toujours là à côté de la source
le tigre apprivoisé venait pour tes chants de prière
maintenant sans toi il rôde et veille sur la demeure*

*moine Wu tu ne te couvres que d'une veste tachée de mousse verte
ta hutte près de ce torrent escarpé tortueux est devenue un temple
le refrain de ton ch'in t'a éloigné des hommes et de leurs poussières
dans la montagne tu vis de cueillette de simples pour unique tisane
près de ton autel au bord de l'eau au rythme du passage des saisons
les oiseaux de retour la nuit viennent dormir sans aucun bruit d'aile
rejoindre ton échelle de cinabre
sans hâte et les cheveux blancs*

*ton œil connaît bien les affluents vers le mont Heng
peu de gens s'y rendent pourtant tu n'es pas effrayé
sur la barque tu fais retentir le joli carillon en pierre
au bord la la rivière tes vêtements sèchent au soleil
depuis longtemps tu t'es éloigné des amis proches
aucune attache tu n'as jamais songé à les retrouver
juste le froid et un abri
la neige devant la porte*

*jamais au-delà des fleuves Hsiao et Hsiang
ta barque jamais venue sur le lac Tung ting
avec Hui le moine boire à la santé de la lune
dire adieu dans le ravin aux cris des gibbons
sous le tonnerre ici et avec les pluies là-bas
sur le fil de l'eau Hui entonne le chant sacré
vers le pays de Chu avec le givre et le soir
les étoiles froides tristes à la source de Jade
après la neige appuyé à ma canne je contemple l'éclaircie
et la brume en mille couches denses au dessus du torrent
voilà le bucheron de retour au refuge
du pic abrupt et sombre avant le soir
feux d'herbes sauvages sur la colline
rochers et cyprès derrière les fumées
je rebrousse chemin vers le temple de la montagne
le soleil couchant aux sons des cloches de la vallée*

*sous le pin frais je demande au jeune garçon
il répond le maître est parti cueillir des herbes
ce matin très tôt là-bas dans la montagne
là où le nuage est si profond on ne sait où*

*une pierre plate du ruisseau où poser la tête
la source du puits coule vers les bambous
minuit passé l'homme ne dort pas encore
seul avec les gouttes de pluie qui tombent*

*une cabane sans aucun voisin peu de passage
l'herbe sauvage du sentier jusque dans la cour
les hérons endormis sous les arbres de l'étang
laisser le moine au couchant de sa méditation
contempler du pont la campagne toute en couleurs
les rochers mouvants au loin au milieu des nuages
partir sans bruit aucun et revenir encore à l'ermitage
juste te garder en mémoire et te retrouver encore ici*

voilà le sentier avec les oiseaux parfois je me retournai
le regard embrassait le fleuve et les plaines derrière moi
ici enfin la vieille piste de ce bucheron des hauts cimes
après la source claire entre rochers et bambous verts
la forêt profonde souvent couverte de brume
la montagne avec l'hiver et les cris de gibbon
en fin de l'an au loin un souvenir des vacarmes des poussières
retrouver encore le moine solitaire e dire juste un mot ou deux

si loin de la maison en plus voilà l'hiver
la coupe de vin vide et la gourde aussi
les yeux embués l'oreiller humide froid
les pieds ont quitté la vieille montagne
la glace jusqu'à la rivière aux lentilles
neige en flocons et saules sous le vent
engourdi le coq n'a pas chanté l'aurore à l'est
juste les cris de réveil de deux oies sauvages

ici les toits du ciel bleu-argent
un monastère s'y cache au fond
l'étoile filante à travers les pins
la lune à contre-sens du nuage
aucun homme aucun animal
seules les grues en visite ici
quatre vingt dix ans de l'ermite
le monde là-bas au très loin

depuis un moment ici avec ce jardin tant arboré
tel un pays natal comme s'il n'y a pas eu d'autre
calligraphies aux tracés de saveurs rustiques
aux parfums de thé sauvage sous l'avant-toit
la pluie va vient voici la venue d'une aigrette
parmi les grenouilles qui éveillent le couchant
je vais je viens sans souci sans raison précise
ce que j'aime des fois par dessus tout
les nuages dans leur brume distraite

*au milieu des arbres et montagnes
une grotte et son serpent magique
peupliers et canneliers au-dessus de la mer bleue
du temple en pierres un parfum hors de l'ordinaire
tu as quitté les cinq lacs la tête pas encore blanche
ce jour le givre est venu sur tes tempes et cheveux
nulle part ici la poussière du monde et ses affaires
qui égarent et les cœurs et les âmes des hommes*

*le pic de la Fée de jade trempe son versant dans le lac Cinq Rochers
solitaire escarpé abrupt hors de toute calligraphie de mots et de lettres
une cascade dévale à grands bruits et flots sur l'autre pic des cent lotus
vers on ne sait où le fleuve d'en bas se faufile au pied du Hua shan
aucun nid d'oiseau dans la forêt trop haute seul un tigre s'y cache
personne ne vient jusqu'ici l'endroit habité de gibbons nuit et jour
souvent après les averses à l'automne la lune défile avec les nuages
entre les rochers les fougères les pins enfin ton portail de branchage*

Hu Ling neng (785-806) : 1 poème

*cheveux au vent le petit garçon pêche comme les grands
nonchalant au soleil sur l'herbe et la mousse avec sa ligne
au passant bruyant sur l'autre rive il fait signe de la main
peur d'effrayer un poisson qui tourne autour de l'hameçon*

Li Ho (790-817) : 1 poème

*entre des petits arbres je prends le sentier au lever du jour
à travers les herbes redressées par des brumes nocturnes
voilà des chatons de saules j'ai cru à de la neige sur la berge
les gouttes de pluie drue telles des grains de blé sur la rivière
du temple antique me parvient le son espacé d'une cloche
dans la bruine la lune accrochée au ciel tel un lampion
sur la berge de sable un pêcheur frotte une pierre à feu
allumer une torche de bambous chauffer éclairer sa barque*

Tu Mu (803-852) : 3 poèmes

*longue montée montagne froide abrupte sentier escarpé
vers les familles à l'endroit où naissent les nuages blancs
j'arrête la carriole et le convoi près des forêts d'érables
regarder les feuilles givrées plus rouges que des fleurs*

*à la rame le cœur libre j'arrive sur ma barque à vin
dix années de beaux printemps ne m'ont pas trahi
aujourd'hui songeur sur le quai la soie blanche aux tempes
avec les fleurs qui tombent sous le vent et la fumée du thé*

*le petit pavillon peut juste loger un lit en lattes de rotin
allongé avec la montagne je me verse sans cesse du vin
attendre la pluie admirable venant avec le vent la nuit
devant l'ivresse les gouttes en vain frappent à la porte*

Wen Ting yun (812-886) : 1 poème

*à l'ouest du ruisseau je demande à un bucheron
où est la hutte du vieil ermite Lu Yu? loin là-bas
dit-il vers ces arbres antiques mêlés aux rochers
bien après le sable du torrent limpide fougueux
mille lis vers les pics sous la pluie sombre
là où le sentier sinueux entre dans le nuage
à petits pas j'arriverai au couchant bien après les oiseaux
là-bas rempli de sarrasin encore tout fleuri en ce moment*

Li Shang yin (813-858) : 4 poèmes

*ivre à contempler les fleurs avec le vin de Nuage flottant
le dos appuyé à un arbre je m'assoupis au soleil oblique
les invités tous repartis tard je me réveille dans la nuit
à la lumière d'une bougie rouge à nouveau pour les fleurs*

*sans raison précise il y a plus d'un an je quittai Chu yi
la cité impériale la cloche à l'aube et son Pic à l'ouest
ce jour là le poêle sans bois et la lampe à huile éteinte
par la porte entrouverte tous les pins couverts de neige*

*ma femme tu demandes la date de mon retour toujours aucune
la pluie nocturne a gonflé par ici les cours d'eau à l'automne
quand à nouveau ensemble allumerons nous le poêle au nord?*

*le soleil au couchant là-bas derrière la montagne
je vais en visite à la chaumière du moine solitaire
les feuilles tombent tombent mais où est-il donc?
les nuages froids en tant d'épaisseurs sur la route
le voilà frappant le gong en pierre avant la nuit
comme de coutume appuyé sur un bâton en rotin
sourd au monde tel un grain serein de poussière*

Guan hsiu (852-913) : 2 poèmes

*au portail de branchages parfum de millet aux épices et fumet de cèdres
gens des familles des montagnes d'ici sous la pluie de printemps
fleurs détrempées sous les clapotis clairs et réguliers des gouttes
un petit garçon pleure ses larmes ne peuvent pas saisir le chant du loriot*

*parfums d'eaux de l'étang en touffes de citronnelle verte
canards mandarins canards pourpres autour et les poules
et coqs dans la cour sous les mûriers ainsi après le sentier
du voisin de l'est et de la maison du sud-est aucun bruit
les femmes au lavoir du ruisseau limpide nettoient le linge
jouant de la flûte en roseau le garçon baigne ses buffles
le vieillard me retient pour passer la nuit encore une nuit
édenté il rit me montrant courge haricots noirs pour dîner*

D- Épilogue avec L'apatride

un jour avec la nuit

*comme l'eau avec le sable
le sable avec le vent
rien n'aura jamais été
lentement doucement tenir
ce pas d'hier encore
d'une immensité au-delà
chute gravée d'un bruit
des jours à briser
le destin d'une chair
un murmure d'eau dans le sable
une rose des sables sous le vent
et voilà la chose ensevelie
il n'y a rien à raconter
sous l'alphabet un souffle
auprès d'une lettre tracée
d'un trait contre demain
il n'y a jamais rien eu
d'autre que l'instant
d'avoir égaré la vie
la parole avec le rêve
comme une source vive
du retour d'une fiction
de la mort on est veuf
à contenir l'oubli
pour remettre un mot*

à l'éternité aimable

E- Index des poèmes par auteur: les 67 poèmes sont sans titre.
L'index reprend par auteur le dernier vers de chaque poème dont il est la
boucle de sortie.

Meng Hao jan 孟浩然 (689-740):

- les pétales de fleurs sait-on combien sont tombées?
- je viendrai boire à nouveau et jouir des chrysanthèmes blancs
- le rêve de la nuit espère nos retrouvailles
- le cœur délavé de toutes souillures
- jusqu'au Torrent du tigre ils me raccompagnent
- la lune dans la rivière si proche de ma barque

Wang Chang Ling 王張齡 (698-756):

- riz sésame champignons combien de temps encore?
- le parfum hors de l'ordinaire d'un léger pinceau
- il rit la mer immense sera ma maison

Chang Chien 張騫 (708-765):

- en compagnie et des phénix et des grues
- le courant de la rivière nous dépose devant sa porte
- juste les sons de cloche et du gong

Liu Chang ching 劉長卿 (709-786):

- arômes de passions et canneliers et toi
- le cœur libre à l'aise sur ton chemin partout le vide
- la tête songeuse et pensive vers la montagne bleue
- avec Chang on finit d'oublier les mots
- partout feuilles jaunes fleurs fanées herbes mousse partout
- vents bourrasques abrite toi

Wei Ying wu 韦应物 (737-792):

- loin de toutes les poussières du monde
- inestimable indulgence au cœur de la forêt
- seul à pas lents 1 moine
- sans sommeil avec la cloche au loin
- et comment retrouver les traces de tes pas?

Li Yi 李益 (748-829):

- une fête sans fin
- sous le vent en fin d'automne
- demander au voisin un crochet et vite ouvrir le portail

Wang Po 王坡 (759-830):

- magnolia sans fleur moines aux têtes d'argent

Chang Chi 張乾 (767-830):

- en de joyeux reflets son manteau en jonc

Liu Yu hsi 劉禹錫 (772-842):

- aujourd'hui des maisons de gens ordinaires où elles rentrent en volant
- tel un coquillage sur son plateau d'argent

Liu Tsung yuan 柳宗元 (773-819):

- le cœur joyeux et vide
- je fredonne quelques notes sous le ciel émeraude
- sur le fleuve glacé seul je pêche avec les flocons de neige
- aux reflets là-bas où défilent poissons arc-en-ciel nuages blancs
- solitude comment t'aborder si ce n'est écrire?
- cerfs biches aux aguets ici devant la venue des hommes

Chia Tao 賈島 (779-843):

- ensemble à partager et le silence et le vide
- je lève la tête 1000 étoiles emplissent le ciel
- seuls compagnons du vide de mon cœur
- je n'ai pas encore compris la nature du vide
- tel le nuage solitaire sans aucune demeure
- maintenant sans toi il rôde et veille sur la demeure
- sans hâte et les cheveux blancs
- la neige devant la porte
- les étoiles froides tristes à la source de Jade
- le soleil couchant aux sons des cloches de la vallée
- là où le nuage est si profond on ne sait où
- seul avec les gouttes de pluie qui tombent
- juste te garder en mémoire et te retrouver encore ici
- retrouver encore le moine solitaire et se dire juste 1 mot ou 2
- juste les cris de 2 oies sauvages à leur réveil

- le monde là-bas au très loin
- les nuages dans leur brume distraite
- qui égarent et les cœurs et les âmes des hommes
- entre les rochers les fougères les pins enfin ton portail de branchage

Hu Ling neng 胡灵能 (785-806):

- peur d'effrayer un poisson qui tourne autour de l'hameçon

Li Ho 李賀 (790-817):

- allumer une torche de bambous chauffer éclairer sa barque

Tu Mu 杜牧 (803-852):

- regarder les feuilles givrées plus rouges que des fleurs
- avec les fleurs qui tombent sous le vent et la fumée du thé
- devant l'ivresse les gouttes en vain frappent à la porte

Wen Ting yun 溫庭筠 (812-886):

- là-bas rempli de sarrasin encore tout fleuri en ce moment

Li Shang yin 李商隱 (813-858):

- à la lumière d'une bougie rouge à nouveau pour les fleurs
- par la porte entrouverte tous les pins couverts de neige
- quand à nouveau ensemble allumerons nous le poêle au nord?
- sourd au monde tel un grain serein de poussière

Guan hsiu 貫休 (852-913):

- un petit garçon pleure ses larmes ne peuvent pas saisir le chant du loriot
- édenté il rit me montrant courge haricots noirs pour dîner

Présentation de L'apatride

Il n'y a pas de biographie, il n'y a que des poussières de vies. L'histoire singulière n'est qu'une version de l'histoire d'une histoire, une invention, l'invention une fiction.

Un jour, oui un jour comme pour toutes les histoires qui commencent, un jour des siècles d'avant ce siècle, "tu" es parti pour fuir la misère et la famine de ta Chine, dans une immigration clandestine sur l'océan en bateau de réfugiés vers le Sud Est de l'Asie aux climats plus cléments d'un espoir pour vivre.

La rude traversée finit par emporter nombreux de tes compagnons d'infortune: pour un problème de contagion d'hygiène, les morts furent jetés en mer avec leurs papiers d'identité avec juste un parfum d'encens comme simple rituel vers dieux et démons. Mais lors d'une de ces cérémonies funèbres, tes papiers avec un cadavre en linceul furent jetés par erreur dans les flots. Il fut décidé alors que "tu" porterais les papiers d'identité du mort et que désormais à cet instant-là si tu débarquais en terre promise, tu aurais un nouveau nom: celui d'un défunt parti avec ton nom confié aux vagues et marées.

Par le hasard des choses, tu appris quand tu débarquas et te retrouvais devant la police, que dans sa transcription en vietnamien, ton nom d'emprunt chinois "un enfant assis sous un arbre" voulait dire "la raison" et avait comme prénom ayant comme sens "histoire à supposer" ou dans le sens commun des gens d'ici "semblant, faux, non-vrai".

Puis après mille métiers (trafiquant d'or et d'argent, voleur... et même coiffeur) dans une période trouble de guerres mondiale et d'invasion de ta terre d'accueil, tu réussis à demander en mariage une jolie fille d'ici et dont le patronyme signifiait "ornement", son nom de génération "horizon" et son prénom avec lequel la vie courante l'appelait "fidélité". Il y eut de cette union 3 enfants: un fils aîné mort jeune, une fille cadette folle et qui finit sa vie dans un temple, un dernier fils gâté et chéri qui devint un prêteur d'argent sans sentiment ni scrupule. Ce dernier eut à son tour 6 enfants dont deux filles furent mortes en très bas âge de choléra dans les bras de leur jeune mère.

Et leurs vies continuèrent et les familles se métissaient aux sangs des gens du monde, les vies continuèrent sans répit d'exils et de fuites vers l'Occident puis aux Amériques entre deux océans, puis à nouveau là-bas en Annam le long du Mékong et de ses moussons.

Sans répit.

送
送
送
送

